

Interview avec
Geneviève Pruvost

QUOTIDIEN POLITIQUE FÉMINISME, ÉCOLOGIE, SUBSISTANCE

Cette interview a été réalisée par AOC
en partenariat avec l'Institut Français (Paris)

*Geneviève Pruvost, QUOTIDIEN POLITIQUE FÉMINISME,
ÉCOLOGIE, SUBSISTANCE © ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE,
2021*

texte | tekst

Quel est le point de départ de votre livre ?

J'ai commencé par une approche de sociologue, à recueillir des récits de vie dans plusieurs régions, pour essayer de savoir comment il était possible de vivre autrement à notre époque, comment on pouvait s'extraire de l'influence urbaine, se créer un monde parallèle vivable. Ce qui m'intéressait, c'était le contraire de ce qu'on raconte habituellement sur les campagnes devenues « rurbaines », je n'ai pris que des personnes qui avaient les yeux braqués vers la campagne, qu'ils y habitent ou pas. Contrairement à l'idée répandue ces campagnes sont vibrionnantes, tout le monde bouge en tous sens, circule, se reçoit... Et moi, je suis entrée dans cette course, dans cette danse. Le deuxième critère de choix, c'était d'enquêter sur des personnes qui ont modifié une très grande partie de leur vie, qu'elle soit professionnelle ou familiale, leur façon d'habiter, leur façon d'apprendre. Dès lors, le moindre geste est politisé, puisqu'il s'agit de prendre en compte la totalité du vivant dans chacune de ses actions, de développer un régime d'attention très particulier dont j'ai voulu rendre compte dans le livre.

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

Une fois revenue de mon terrain, j'ai lu de nombreux ouvrages de philosophie, des textes théoriques, et j'ai ressenti le besoin de me faire accompagner dans ce travail par une série d'autrices, des féministes des années 70 qui ont appartenu à un mouvement que j'ai pu qualifier de « féminisme de subsistance ». Je citerai principalement Françoise d'Eaubonne, qui a inventé le terme « écoféminisme » dans les années 70, le mot a ensuite été repris aux États-Unis avant de nous revenir en France. Je savais que je devais m'enfouir dans des toutes petites histoires du quotidien pour comprendre la macrostructure, j'avais aussi besoin de ce compagnonnage théorique. Montrer des rouages, des scènes de la vie quotidienne, c'est s'engouffrer dans une histoire théorique, textuelle. Je le fais dans ce livre du point de vue des paysannes et des paysans, des néo paysannes et néo-paysans que j'ai rencontrés. C'est un peu particulier. Ce n'est pas que je défriche un champ qui serait la notion de « quotidienneté », plutôt que j'ai vu une quotidienneté et que je me demande qui sont les auteurs qui vont pouvoir m'aider à la penser.

En quoi ce livre est-il d'actualité ?

C'est un livre engagé. La question n'est même plus de penser le grand

basculement et la grande révolution, mais plus concrètement de savoir comment on fait pour passer d'un jour à l'autre. J'ai dépouillé pleins de possibles, du biorégionalisme au municipalisme libertaire de Murray Bookchin. Il ne s'agit pas d'embrasser l'ensemble du monde dans sa dimension globale, mais de prendre une petite portion de territoire et de s'y enfouir, c'est à-dire d'y prendre place, d'y prendre position. Du coup, j'étends le spectre du possible de Thoreau construisant sa cabane aux indigènes qui essaient de maintenir un nomadisme impossible dans les 50 km carrés qu'on leur a laissé. Très volontairement, j'ai mis de côté les grands récits des grandes histoires, et surtout cherché à faire parler des histoires qui ne sont pas de chez nous, eurocentriques. La perspective féministe m'y aide.